

Composition : La question environnementale aux États-Unis.

Remarques sur les devoirs :

- Attention à la qualité de la rédaction : fautes grammaticales, vocabulaire inapproprié, ponctuation défailante nuisent à la clarté du devoir.
- Pour développer, il faut utiliser des exemples précis, mais aussi avoir suffisamment creusé le sujet dans l'introduction, en approfondissant la problématisation. Une problématisation faible débouche souvent sur un devoir peu développé.
- Veillez à la clarté du plan : il faut l'écrire au brouillon : parties et sous-parties. Réfléchissez bien à la validité du plan avant de passer à la rédaction. Un bon plan couvre tout le sujet et ne comporte pas de redites.
- Ce sujet invite à un plan historique, donc chronologique. Il est important de respecter l'ordre chronologique. Il peut y avoir des exceptions à cette règle, lorsque le plan implique des développements parallèles sur une même période, mais c'est généralement l'ordre chronologique qui garantit la meilleure clarté tout en évitant des erreurs. Ici, un plan en deux parties était possible : 1) l'échelle nationale (= le territoire américain) et 2) l'échelle internationale, avec une cohérence géopolitique.
- Un devoir n'est pas une polémique : ici, le but n'est pas de mettre en accusation les vilains pollueurs américains, mais de comprendre la place que tient la problématique environnementale dans la vie politique américaine.
- Une bonne dissertation s'appuie sur une rhétorique : vous devez souligner les relations de cause à effet, les comparaisons, etc. Cela passe par l'utilisation systématique de connecteurs logiques.

Introduction

- ❑ **Problématique** : La question environnementale, celle du rapport des Américains à leur milieu, remonte aux origines des États-Unis. Les premiers Américains découvrirent en effet une nature intacte, un Nouveau Monde où, à partir du XIX^e siècle, ils développèrent une civilisation industrielle destructrice de l'environnement. Le sujet invite à interroger ce paradoxe : comment la même nation a-t-elle pu être pionnière dans la protection de l'environnement et devenir, jusqu'à une date récente, le premier pollueur du monde ? Le sujet mêle dimensions historique, géographique, mais aussi géopolitique, puisque les enjeux environnementaux ont pris une importance de premier plan dans les relations internationales.
- ❑ **Plan** : On expliquera pourquoi les États-Unis présentent ce paradoxe d'une exploitation de la nature combinée à des préoccupations environnementales anciennes (1), comment le modèle américain a débouché sur une prise de conscience à partir des années 1970 (2), et enfin quels sont les enjeux géopolitiques de la question environnementale aux États-Unis dans la période actuelle (3).

1 | Le paradoxe américain : entre respect de la nature et destruction de l'environnement.

- a) L'Amérique comme Terre promise : les premiers colons venus d'Europe, des puritains chassés d'Angleterre par des persécutions religieuses, ont vu dans le Nouveau Monde un don de Dieu. La fascination de la *wilderness* – d'une nature intacte, a marqué les Américains et est devenue partie intégrante de leur nationalisme. Exploration et conquête de leur territoire sont allés de pair, ainsi lors de l'expédition de Lewis et Clark (1804-1806) qui atteignit l'Océan Pacifique. Le philosophe Ralph Waldo Emerson (1803-1882), qui publie son essai *Nature* en 1836, développe sur ces bases l'exceptionnalisme américain, qui rejoint l'idéologie de la destinée manifeste. Henry David Thoreau (1817-1862), auteur de *Walden ou la vie dans les bois* (1854), exalte l'épopée américaine du XIX^e siècle : la construction d'une nouvelle civilisation grâce à une double victoire sur la nature et les Indiens. Deux figures incarnent l'ambivalent rapport des Américains à la nature. L'ingénieur Gifford Pinchot (1865-1946), créateur du *National Forest Service*, prône une exploitation maîtrisée des ressources, conciliant réalisme économique et respect de l'environnement : c'est la politique de *conservation*. John Muir (1838-1914), ermite et poète, a une approche plus radicale, intransigeante de la protection de la nature : c'est la politique de *préservation*.
- b) En effet, les Américains ont développé une civilisation industrielle et, profitant des gigantesques ressources de leur immense territoire, ils ont fait de leur pays la première puissance économique mondiale. L'industrie pétrolière en est un exemple : dès 1859, Drake exploite un gisement en Pennsylvanie ; les gisements offshore de Californie sont exploités à partir de 1887, ceux du Golfe du Mexique à partir de 1911. La Standard Oil fondée par Rockefeller en 1870 symbolise la puissance des compagnies pétrolières américaines. Son démantèlement par la législation antitrust en 1914 n'empêche pas ses successeurs – Exxon, Chevron, Mobil – de devenir de véritables empires à l'échelle mondiale. Elles s'implantent en Arabie Saoudite dès les années 1930, inspirent le coup d'État de 1953 en Iran afin d'en contrôler les ressources. Destructrice de l'environnement, l'industrie pétrolière est aussi un facteur décisif de puissance économique et géopolitique.
- c) Dès cette époque, les Américains ont tenté de préserver des paysages d'exception. En 1872, le premier parc national protège la région du Yellowstone dans le Wyoming. Theodore Roosevelt, dit "TR" (1901-1909) systématise cette politique. Des espèces emblématiques comme l'aigle chauve, l'ours grizzli (le "Teddy Bear"), le bison vont en bénéficier. Cependant, TR est avant tout un pragmatique : il choisit la conservation contre la préservation, donne raison au réalisme de Pinchot contre l'idéalisme de Muir. Lors de la crise des années Trente, crise économique et crise environnementale se conjuguent : le drame des fermiers de l'Oklahoma chassés par la spéculation, mais aussi par les tempêtes du *dust bowl* inspirent le roman de Steinbeck, *Les Raisins de la colère* (1939). C'est un rappel du mythe de la Terre promise, mais aussi une incitation à préserver celle-ci. Dès 1940, le roman est porté au grand écran par John Ford, auteur de westerns. Le western un genre cinématographique national qui exalte les paysages du *Far West*. La figure de l'Indien, d'abord image du barbare, devient avec le temps celle d'un idéal de vie en harmonie avec la nature, comme un reproche à l'économie prédatrice qui a prévalu aux États-Unis.

□ *transition : La grande croissance qui a suivi la Seconde guerre mondiale a amplifié ces tensions.*

2 | De l'*American Way of Life* à la prise de conscience écologique.

- a) Après 1945, la grande croissance porte le niveau de vie américain à un niveau sans précédent. C'est le triomphe de l'*American Way of Life*. Ce mode de vie correspond à l'expansion des banlieues, la *suburbia*, associées à l'automobile et à un réseau autoroutier, celui des *interstate highways*. C'est un modèle démocratique, qui intègre une grande partie des classes moyennes, mais aussi un modèle énergivore, fondé jusqu'au années Soixante-dix sur le pétrole à bon marché. L'environnement devient un objet de consommation comme un autre. Les flux touristiques, souvent aériens, s'intensifient. En témoignent les chutes du Niagara, destination classique des voyages de noces. Si la cataracte elle-même a été préservée, les alentours ont été bétonnés, avec la multiplication d'hôtels et restaurants panoramiques.
- b) Les années 1970 sont l'époque d'une prise de conscience. Elle tient en partie aux deux chocs pétroliers de 1973 et 1979, le second lié à la révolution islamique d'Iran, donc, entre autres raisons, à une réaction contre l'impérialisme américain. C'est alors que Jimmy Carter propose pour la première fois une politique d'économies d'énergie. Mais à y regarder de plus près, la prise de conscience a précédé les chocs pétroliers : en 1970, le président républicain Nixon institue l'EPA (*Environment Protection Agency*), en 1972, le MIT publie un rapport intitulé « Halte à la croissance », qui insiste sur les dommages considérables subis par l'environnement et sur le gaspillage des ressources. A la fin des années 70, on commence à parler des pluies acides; l'accident de Three Mile Island (1979) porte un coup d'arrêt au programme nucléaire civil américain. On réagit aussi à l'échelle des États : la Californie légifère sur la pollution automobile, crée des parcs éoliens. En 1989, la marée noire de l'Exxon Valdez pollue les côtes de l'Alaska; onze ans avant, la marée noire de l'Amoco Cadiz sur les lointaines côtes bretonnes avait moins ému les Américains. La catastrophe de la plate-forme Deep Water Horizon en 2010 atteste la permanence des marées noires.
- c) Malgré tout, les Américains continuent de plébisciter la société de consommation. Ils s'efforcent de renouer avec la croissance à travers la politique de dérégulation de Ronald Reagan (1981-1989). Celui-ci chargea son ministre de l'environnement de liquider son ministère. Reagan donnait la priorité à la lutte idéologique contre l'URSS. Son succès dans ce domaine lui apporta une forte popularité. Alors que l'on commençait à prendre conscience du réchauffement climatique, l'opinion publique américaine tenait avant tout à la croissance. Le climatoscepticisme vint à point nommé contredire les premières observations sur le réchauffement global, cette « vérité qui dérange », selon la formule d'Al Gore, vice-président de Bill Clinton, battu d'une courte tête en 2000. Les attentats du Onze-septembre ont incité les États-Unis à redevenir autonomes sur le plan énergétique. Pour ne plus dépendre des importations de pétrole du Moyen-Orient, ils ont développé l'exploitation du gaz de schistes par fracturation hydraulique. Désastreuse sur le plan écologique, elle s'explique par le primat des considérations géopolitiques et représente un élément de continuité d'Obama à Trump.

□ *transition : Contestée, la crise climatique et environnementale mondiale n'en devient pas moins un enjeu majeur de la vie politique américaine, à l'intérieur comme à l'extérieur.*

3 | Le **xxi^e** siècle : l'environnement comme enjeu de politique intérieure et internationale pour les États-Unis.

- a) Les États-Unis ont refusé de se conformer à des accords internationaux en raison de leur souverainisme : ils répugnent à s'engager dans un cadre multilatéral. C'est ainsi qu'à deux reprises, ils ont envisagé de le faire avant de se rétracter : en 1997, l'administration Clinton accepte le protocole de Kyoto, mais les États-Unis s'en retirent en 2005 avec George W. Bush. De même, Barack Obama souscrit aux accords de Paris (COP 21, 2015) mais Donald Trump annule son engagement dès son arrivée au pouvoir en 2017. En regard de ces refus américains, il conviendrait de rappeler leur action pionnière, unilatérale dans un premier temps, pour éradiquer les hydrochlorofluorocarbones (HCFC) menaçant la couche d'ozone, un problème révélé par la NASA (1978), puis leur engagement dans l'accord de Montréal planifiant l'élimination des HCFC (1985). Mais c'est d'après l'idée que cet accord était plus efficace que le protocole de Kyoto que George W. Bush a justifié le retrait américain.
- b) En réalité, l'opinion publique américaine est partagée entre préoccupations écologiques et économiques. Beaucoup de climatosceptiques voient dans le discours sur le réchauffement climatique un mensonge, destiné à justifier des politiques qui porteraient atteintes à leurs emplois ou à leur mode de vie. En sens inverse, de plus en plus d'Américains constatent des désastres potentiellement liés au réchauffement : sécheresse persistante dans le sud-ouest, incendies de plus en plus fréquents et virulents en Californie, ouragans dévastateurs qui se répètent dans le Golfe du Mexique depuis Katrina (2004). Tout ceci renforce les partisans d'une remise en cause qui peuvent aussi s'appuyer sur des villes et des États, voire des ONG, notamment à travers le mouvement *still in* : certains territoires, nonobstant les règles selon lesquelles seuls des États peuvent être parties contractantes, annoncent leur détermination à rester dans l'accord de Paris.
- c) Les enjeux internationaux sont en effet décisifs. Ils sont pour une part économiques. Des FTN, notamment les GAFAM, insistent sur leur stratégie *environment-friendly*, alors même que leurs choix ne sont généralement ni éthiques ni éco-responsables. Le recours aux batteries lithium-ion suppose l'exploitation du cobalt en Afrique, dans des conditions effroyables, avec une main d'œuvre juvénile. De même, l'extraction de l'étain en Asie du Sud-Est ravage des récifs coralliens et les technologies de *cloud computing* sont terriblement énergivores. Par ailleurs, l'enjeu est géopolitique. En restant dans l'accord de Paris alors que les États-Unis en sortaient, la Chine s'est présentée en grande puissance responsable. Beijing a marqué un point aux dépens de Washington.

Conclusion

- La question environnementale est donc une permanence de l'histoire des États-Unis. Présente dès leur origine, elle a pris une signification nouvelle au fur et à mesure que leur développement industriel et leur montée en puissance menaçaient les équilibres environnementaux, non seulement à leur échelle, mais au plan mondial.
- La question environnementale a ainsi été l'un des enjeux de l'élection américaine de 2020. La réélection de Trump aurait marginalisé les États-Unis. L'élection de Joe Biden, qui est aussitôt revenu dans l'accord de Paris, a remis les États-Unis au centre du jeu. Cependant, la relance du gaz de schiste américain sur fond de guerre en Ukraine montre que la géopolitique de puissance l'emporte toujours sur les considérations environnementales.